

Auditorium Monastère de Stiepel – 9 octobre 2012

P. Mauro-Giuseppe Lepori, Abbé Général OCist

Situation, sens et mission de la vie monastique dans le monde actuel

La conscience de sa propre vocation

Pendant ces deux ans de mon ministère d'Abbé général de l'Ordre des Cisterciens j'ai visité de nombreux monastères d'hommes et de femmes de cultures très diverses dans le monde entier : culture européenne et occidentale, latino-américaine, asiatique, africaine. J'ai été confronté à une extrême variété d'observances, de manières de concevoir la vie monastique, de sensibilité humaine. Même à l'intérieur d'une seule culture, la diversité peut être très grande. Chaque communauté a sa propre histoire, son style et son caractère. Cela signifie que toute généralisation fausse la réalité des choses. On ne devrait jamais succomber à la tentation, jamais tomber dans l'erreur de croire qu'on a totalement compris comment se porte une communauté, surtout et spécialement quand on pense ou constate qu'elle va mal.

Ces deux ans m'ont surtout fait comprendre que les critères trop rationnels ne sont jamais en mesure de me permettre de juger adéquatement la réalité humaine que je rencontre. Prenons comme exemple le critère quantitatif, le critère numérique. Nos communautés du Vietnam, communautés jeunes et florissantes, ont souvent les mêmes problèmes que les communautés vieillissantes, toujours plus petites et sans vocations de l'Occident. Les vrais problèmes de chaque communauté monastique ne sont pas ceux qu'elle subit, n'est pas la situation dans laquelle elle se trouve ou les circonstances culturelles et socio-politiques dans lesquelles elle vit. Le vrai problème est que chaque communauté suit sa vocation, justement dans les circonstances et les conditions réelles auxquelles elle est confrontée. Mais c'est souvent cette conscience de sa propre vocation qui n'est pas claire.

La tentation est un peu partout et dans chaque vie de croire que le problème de l'existence peut être résolu en trouvant une solution aux différents problèmes séparément, à commencer par ceux qui nous semblent les plus urgents. Jésus Christ est venu nous faire comprendre que la totalité de l'expérience humaine a besoin de salut, à commencer par l'homme et son cœur qui vit au centre de cette expérience. Le Christ nous fait comprendre que ce qui harmonise tous les facteurs de la vie humaine, c'est la conversion du cœur dans l'accueil de Celui qui seul peut tout refaire dans son amour, Lui qui est origine et consistance de tout ce qui existe.

« Quel avantage un homme aura-t-il à gagner le monde entier, s'il le paye de sa vie ? » (Mt 16,26) : c'est cela, la grande provocation du Christ qui nous rejoint dans toutes nos tentatives de sauver notre vie en gagnant le monde entier. C'est le rappel que Jésus adresse à Marthe affairée et concentrée sur un aspect de la vie qui lui fait oublier tout le reste : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part : elle ne lui sera pas enlevée. » (Lc 10,41-42)

Unité et plénitude de la vie

J'évoque ces paroles du Christ parce que c'est sur elles que la vie monastique s'est concentrée. Elle les a perçues comme un appel urgent auquel il faut donner une réponse radicale. Non pas pour se mortifier, mais pour trouver l'unité et la plénitude de la vie. Toute vocation religieuse chrétienne est un appel à lâcher tout pour le Christ dans le but de retrouver tout unifié et sauvé par Lui et en Lui.

Dans sa Règle, Saint Benoît rappelle cette vocation essentielle et radicale à l'abbé, à celui qui est responsable de conduire ses frères sur le chemin personnel et communautaire. C'est un passage de la Règle qui nous aidera à approfondir le thème de cette conférence, c'est-à-dire la situation, le sens et la mission de la vie monastique dans le monde actuel. « Avant tout qu'il se garde de négliger ou de compter pour peu le salut des âmes qui lui sont confiées, sans donner plus de soin aux choses passagères, terrestres et caduques. Qu'il pense sans cesse que ce sont des âmes qu'il a reçues à conduire et qu'il devra en rendre compte. Et, de peur qu'il ne se préoccupe à l'excès de la modicité des ressources du monastère, il se rappellera qu'il est écrit : 'Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice : le reste vous sera donné par surcroît' (Mt 6,33) ; et encore : 'Rien ne manque à ceux qui le craignent' (Ps 33,10). » (RB 2,33-36)

La recherche de « l'unique nécessaire » n'est pas une alternative à la plénitude de vie, elle en est plutôt le secret. « Rien ne manque à ceux qui le craignent ». Le psaume 33 continue : « Des riches ont tout perdu, ils ont faim ; qui cherche le Seigneur ne manquera d'aucun bien. » (Ps 33,11)

Je me rends de plus en plus compte que les communautés et les personnes qui sont de vrais témoins de vie dans l'Église et la société sont celles qui vivent cette pauvreté évangélique qui ne se limite pas à la pauvreté matérielle, mais qui concerne toutes les « richesses » et tous les « pouvoirs » dans lesquels l'homme cherche toujours sa sécurité en remplacement de la confiance en Dieu, comme alternative de la foi, ou du moins indépendamment de celle-ci. Il y a une manière de recourir aux biens, à la sécurité, aux honneurs, qui est finalement une idolâtrie parce qu'elle se substitue à la foi en Dieu.

Le Christ n'exige jamais la pauvreté pour la pauvreté, mais la pauvreté comme secret d'une possession plus profonde de tout, d'une possession universelle dans l'abandon au Père qui nous donne toute chose. Le sens de la pauvreté évangélique est résumé dans la liturgie eucharistique. À la demande du « pain de ce jour », c'est-à-dire de ce dont nous avons besoin aujourd'hui et pas plus, exprimée dans la prière du Seigneur,

répond le don du Pain eucharistique, le don du Corps du Christ, de sa présence en nous et au milieu de nous.

La possession de tout dans la possession de Dieu

Cette conscience est le secret de tous les saints qui ont suivi le Christ. Il suffit de penser à saint François qui, au moment où tout lui faisait défaut matériellement et physiquement, même la lumière des yeux, compose le *Cantique de Frère Soleil* dans lequel il exprime sa joie débordante de posséder l'univers, du soleil jusqu'au moindre brin d'herbe, à l'intérieur de la relation à son Seigneur et Créateur: « Loué sois-tu, Mon Seigneur, avec toutes tes créatures ». Qui possède Dieu, possède tout, mais tout comme don, tout comme gratuité. C'est la dimension du don de Dieu, reconnue en toute chose par celui qui accueille le don que Dieu fait de lui-même, qui transforme tout, même la perte, même la mort.

Saint Benoît a fait cette expérience avant saint François, dans une vision mystique qui peut être considérée comme une expérience symboliquement centrale de la vocation monastique et du sens qu'elle devrait avoir encore dans le monde actuel. Son biographe, le pape saint Grégoire le Grand, situe cette expérience dans le contexte de la prière de saint Benoît, qui est à la fois personnelle et communautaire. « L'homme du Seigneur Benoît, alors que les frères reposaient encore et que l'heure des vigiles approchait, avait devancé le moment de la prière nocturne : debout à la fenêtre, il pria instamment le Dieu Tout-puissant et subitement, alors qu'il regardait dans la nuit encore profonde, il vit une lumière répandue d'en-haut chasser toutes les ténèbres de la nuit et briller d'une telle splendeur qu'elle surpassait la lumière du jour elle-même, alors qu'en fait, elle rayonnait au sein des ténèbres. Or dans cette contemplation, une chose tout à fait admirable s'ensuivit car, en effet, comme lui-même l'a raconté ensuite, le monde entier, comme rassemblé sous un seul rayon de soleil, fut offert à ses yeux. » (S. Grégoire le Grand, *Dialogues* II, 35)

On ne fait souvent pas attention à la scène qui précède la fameuse vision du monde rassemblé dans un rayon de soleil, mais je pense qu'il est important de ne pas la sauter parce qu'elle décrit les conditions de la possession de l'univers dans le rapport avec le Seigneur.

Benoît prie dans la nuit. Il ne fait pas sa prière privée mais anticipe l'Office des Vigiles, il anticipe la prière de la communauté. C'est comme s'il priait pour préparer la prière de la communauté, comme pour attiser la flamme de la prière commune, il le fait pendant que les frères dorment et que tout est enveloppé dans les ténèbres. Un autre élément singulier est qu'il prie à la fenêtre. Grégoire vient de dire que sa cellule se trouvait dans la partie supérieure d'une tour. C'est le lieu du veilleur de nuit. Benoît semble aimer prier en élargissant son regard sur le monde extérieur qu'il ne peut pourtant pas voir à cause de l'obscurité, mais que son cœur de père aimant doit percevoir, désireux d'embrasser tout et tous dans l'intercession insistante auprès de Dieu. Depuis sa fenêtre, il se sent en contact avec la terre et le ciel immergés dans l'obscurité.

Sa prière est une intercession insistante – dans la Règle il exigera de chaque moine de commencer toute chose par une *“instantissima oratione”* (RB Prol.4), par une prière très insistante et de chaque instant – et je ne peux pas ne pas voir dans ce vieux moine, qui implore Dieu en se tenant à la fenêtre, une allusion au père du fils prodigue qui scrute l’horizon dans le désir du retour de son fils perdu (cf. Lc 15,20). Ce monde immergé dans les ténèbres que l’abbé Benoît devine en fixant la nuit à travers sa fenêtre, ne représente-t-il pas l’humanité entière qui s’est éloignée de Dieu, qui vit loin de la maison du Père ?

Ne devrions-nous pas voir derrière cette figure qui intercède dans la nuit devant une fenêtre ouverte, aussi le souci du pape Grégoire le Grand lui-même pour toute l’Église dans une grave crise de la société, dans une situation de violence, d’énormes défis missionnaires, de menaces barbares, de besoin de réforme ? En parlant de saint Benoît, le pape exprime le sens et le rôle que la vie monastique, selon lui, doit assumer dans l’Église, dans la société, dans le monde.

L’Église et le monde ont besoin d’hommes et de femmes qui permettent à la lumière qui se répand « d’en-haut », comme l’Esprit Saint à la Pentecôte, d’illuminer la nuit avec une clarté plus forte que la lumière du jour.

Nous le voyons dans ces temps de crise – crise sociale, économique, politique, éthique, culturelle, religieuse – que l’attente de tous, particulièrement des politiciens, se limite souvent à l’expectative du retour du jour. On espère le retour de la situation d’hier que tous se rappellent seulement comme positive. On ne s’imagine pas que, qui sait ?, de la nuit peut surgir une lumière nouvelle, différente de nos rêves et de nos souvenirs. Dieu peut inclure dans un seul rayon de soleil toute la possession du monde que nous, par contre, nous imaginons comme quantité de richesse et de pouvoir. Saint Benoît a reçu cette grâce et cette possession en tendant, à la fenêtre, dans l’obscurité, les mains vides, le cœur brûlant de désir et d’amour, sans prétention, sans calcul.

Ne rien préférer à l’œuvre de Dieu

Dans la vision nocturne de saint Benoît, saint Grégoire nous offre l’icône de l’accomplissement de la vie monastique dans sa signification et sa mission pour le moine lui-même, pour l’Église et pour le monde.

Mais que fait saint Benoît pour s’ouvrir à ce sens et à cette grâce ?

En réalité, il ne fait qu’une chose : il anticipe la prière nocturne de la communauté en implorant Dieu devant la fenêtre ouverte sur l’obscurité.

Cette anticipation de l’oraison de la communauté, l’oraison de l’Église, est le choix mûr de Benoît, ce choix qui l’ouvre à l’accomplissement du don de la lumière dans les ténèbres et de l’unité de la perception de tout l’univers, c’est-à-dire de toute la réalité, dans la lumière de Dieu. Cette expérience mystique de saint Benoît est au fond l’expérience de la foi qui dilate le cœur à la mesure de la charité de Dieu. La lumière dans les ténèbres est la charité de Dieu venue dans le monde, la charité qui crée et porte l’univers. Saint Grégoire le Grand fait ici allusion au prologue de saint Jean : « Par lui, tout s’est fait, et rien de ce qui s’est fait ne s’est fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ; la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l’ont pas arrêtée. » (Jn 1,3-5)

Dans sa Règle, saint Benoît demande aux moines et aux moniales qu'« on ne préfère rien à l'Œuvre de Dieu » (RB 43,2). Dans la scène de sa prière nocturne, pendant le repos des frères, cette préférence de l'Office est comme devenue une prière continue, une veille continue, un « être prière », absolument personnelle, et pourtant tendue toujours vers le moment de la prière communautaire : « L'homme du Seigneur Benoît avait devancé le moment de la prière nocturne ».

La prière continue de Benoît est l'élargissement à toute la nuit et à toute la journée de son « ne rien préférer » à la prière commune de l'Office, à « l'Œuvre de Dieu », comme il aimait l'appeler.

Cela veut dire que l'expérience de la lumière dans les ténèbres et du rayon de soleil qui renferme le monde entier est la description symbolique de la maturité spirituelle et humaine à laquelle devrait nous conduire le service monastique de la liturgie commune.

Pour saint Benoît, la liturgie est l'acte le plus important pour nous éduquer à la préférence du Christ qui renouvelle le rapport avec toutes les choses.

Pour cette raison, saint Benoît demande que l'Office divin soit solennel, ordonné, ponctuel, conscient, et surtout communautaire. Même si un moine, pour diverses raisons, doit prier l'Office seul, il doit le faire à la même heure à laquelle sa communauté se réunit dans le chœur (RB 50). Aux moines et aux moniales est demandé et donné de revivre toujours à nouveau la prière de la première communauté chrétienne dans le Cénacle de Jérusalem, la prière unanime qui accueille avec le don de l'Esprit Saint toute la vitalité, la charité, la mission et le témoignage de l'Église de Jésus Christ.

Je crois qu'on ne peut pas comprendre le sens et le rôle de la vie monastique pour notre temps comme en tout temps, sans penser au sens et au rôle de la prière du Cénacle pour toute la vie de l'Église et de sa mission dans le monde.

Pourtant, cet aspect ne semble pas toujours être la première préoccupation et le premier devoir des communautés. Cette mission, apparemment, est comme noyée dans tant d'autres obligations ; elle fait souvent les frais de la prépondérance et de la soi-disant urgence d'autres devoirs, d'autres demandes, d'autres soucis des supérieurs et des communautés.

Mais saint Benoît a tout prévu. La fuite du rendez-vous avec Dieu et avec les frères, de ce rendez-vous qui exprime tout notre besoin de supplication et de louange de Dieu, cette fuite est une tentation qui s'insinue dans le cœur et la vie de l'homme depuis toujours. C'est, au fond, la tentation de pouvoir vivre sans la présence et l'amour de Dieu et de poursuivre des projets humains autonomes par rapport au projet de Dieu pour nous.

L'Atlas et la cathédrale

Au Centre Rockefeller à New York, une statue de bronze énorme de l'Atlas portant sur ses épaules la voûte céleste se trouve en face du portail de la cathédrale Saint Patrick. La route qui sépare ces deux œuvres est comme le symbole du choix que chaque

homme doit faire entre la présomption de porter sur ses épaules et de ses propres forces son destin et celui du monde, et l'humilité d'entrer dans une église pour mendier du Seigneur le salut personnel et universel.

Saint Benoît demande ce choix d'une manière particulière chaque fois que résonne le signal qui appelle les moines à la prière commune. Au début du chapitre 43, par exemple, il écrit : « À l'heure de l'office divin, aussitôt le signal entendu, on quittera tout ce qu'on a dans les mains, et l'on se hâtera d'accourir, avec gravité néanmoins afin de ne pas donner aliment à la dissipation. On ne préférera donc rien à l'Œuvre de Dieu. » (RB 43,1-2)

Saint Benoît nous fait comprendre que la préférence de Dieu est un choix que nous ne faisons pas seulement avec la raison et le cœur, mais encore avec nos mains, nos pas, et avec ce que nous sommes en train de faire, que nous avons à la main. La préférence de Dieu n'est pas seulement un sentiment, mais un choix qui se fait par la manière de tenir entre les mains notre vie, notre temps, notre travail, les rapports, les choses. Laisser tomber ce que nous sommes en train de faire exprime cela et nous éduque et nous permet de reprendre ce que nous avons lâché avec des mains dépouillées de nos projets et vides que nous présentons au regard de Dieu. L'œuvre de l'homme est purifiée et rachetée par l'Œuvre de Dieu, et l'Œuvre de Dieu est ce qui doit animer l'œuvre de l'homme.

La prière commune est le choix répété de ce mystère, de cette grâce : elle nous offre la possibilité de vivre notre œuvre comme Œuvre de Dieu, c'est-à-dire de devenir instruments de l'Œuvre de Dieu dans l'accomplissement de notre travail, dans la manière de vivre notre vie et nos rapports.

Notons comment saint Benoît s'exprime pour signifier qu'il n'y a pas de rupture entre l'œuvre de l'homme et l'Œuvre de Dieu. Il nous demande de laisser tout tomber et d'aller à l'Office avec un empressement grave, recueilli, comme pour porter vraiment notre œuvre à l'Œuvre de Dieu pour porter ensuite l'Œuvre de Dieu dans notre œuvre. Saint Benoît demande une décision claire qui abandonne tout tout de suite pour Dieu, mais aussi une décision réfléchie, recueillie, sans distraction, c'est-à-dire consciente. La *gravitas* du pas décidé qui nous porte à la prière permet au choix de se graver dans notre cœur, dans notre liberté, jour après jour, Office après Office. Ce choix pénètre toujours plus profondément dans la personne, et la préférence de Dieu devient toujours plus l'identité du moine jusqu'à produire cette maturité du rapport avec Dieu et avec tout que Grégoire nous décrit en ce saint Benoît de la vision nocturne.

La crise du rapport avec sa propre humanité

Ce sont, selon moi, le sens et le rôle les plus urgents, essentiels, de la vie monastique, aujourd'hui comme toujours. Parce que la crise du monde actuel, bien qu'elle ait une composante et une forte visibilité économiques et politiques, est avant tout une crise du rapport de l'homme avec les autres, avec le travail, la famille, l'environnement, l'argent, avec tout. Une crise du rapport avec le corps et le cœur, une crise du rapport

avec sa propre humanité. Une crise où l'homme et la société, trop attachés à tout, perdent paradoxalement le contact avec la réalité des choses.

La virtualisation du rapport avec la réalité n'est pas tant le fruit des nouveaux moyens informatiques, mais d'un rapport faussé avec la réalité que l'homme contemporain hérite de toute l'évolution de la pensée moderne qui a mis l'homme au centre de lui-même. Le fait d'avoir exclu le rapport avec Dieu du rapport avec la réalité a séparé et aliéné l'homme de la réalité elle-même. Le fait de reléguer le rapport avec Dieu à la sphère privée et spirituelle de la personne a exclu Dieu de notre rapport avec la réalité, avec notre humanité et a rendu inconsistant notre rapport avec le réel, avec nous-mêmes et avec les autres, avec les choses et tout ce que nous faisons. Nous avons perdu l'émerveillement, nous avons perdu la conscience que tout est créé et donné par un Autre.

L'éducation constante que saint Benoît demande et offre pour retrouver le rapport communautaire avec le Seigneur s'oppose à ce courant de vouloir bannir Dieu du monde humain. La vie monastique bénédictine a toujours voulu ramener à cette relation avec le Seigneur dans la relation avec tout. Et l'acte éducatif par excellence est justement l'Office divin célébré en communauté et continuellement choisi à nouveau par l'interruption de l'œuvre de l'homme.

L'Œuvre de Dieu pénètre alors toujours plus dans l'œuvre de l'homme jusqu'à ce que l'œuvre de l'homme soit complètement intégrée dans l'Œuvre de Dieu. Petit à petit ce n'est plus la prière qui entre dans la réalité mais la réalité qui entre dans la prière. Tout devient sacré, tout devient liturgie, tout devient soumission à Dieu dans la louange au point que saint Benoît demande à l'économe du monastère de « regarder tous les objets et tous les biens du monastère comme les objets sacrés de l'autel » (RB 31,10). Ce n'est pas une spiritualisation de la réalité mais la plénitude du rapport avec le réel qui nous est donnée par le Christ et en Christ, Dieu fait homme pour élever tout l'humain au niveau de la vie divine.

Être signe de cela, de cette possibilité de transfiguration du rapport avec tout dans la lumière de Dieu, dans l'amour de Dieu, est et devrait toujours être le sens et la mission de la vie monastique dans le monde et pour le monde.

La crise, le défi

Nos monastères sont-ils ce signe ? Sont-ils signe de cela ? Ne sommes-nous pas trop distraits et éloignés de cette vocation essentielle ? Je vois souvent des communautés et des moines qui, hésitant entre le Centre Rockefeller et la cathédrale Saint Patrick, semblent plus enclins à choisir le modèle de l'Atlas que la porte du temple de Dieu.

Mais la vie monastique a toujours eu besoin de réforme, d'un retour à son charisme originel et essentiel. Il n'y a pas lieu d'en être scandalisé. Et saint Benoît impose à ses moines des vœux qui les obligent à la conversion continue à une vie monastique et communautaire stable, guidée par l'obéissance à l'abbé (cf. RB 58,17). Saint Benoît exhorte les moines pour que chaque année, pendant le Carême, ils retournent à la vérité de leur vocation obscurcie de tant de négligences (cf. RB 49,1-3).

Chaque crise est un défi. La crise de la société est un défi. La crise de la vie monastique est un défi. Le défi surtout de ne pas trop compter sur nous-mêmes, un défi de devenir plus simples, plus humbles, et de mendier les mains vides auprès de Celui qui seul peut et veut transformer nos mains et nos cœurs en instruments de son œuvre de salut pour le monde.

Aimer jusqu'au bout

Durant ces deux ans de voyages à travers le monde, une rencontre faite sur une route poussiéreuse d'Éthiopie m'a particulièrement marqué. Comme toujours dans ces pays, le visiteur occidental est poursuivi de bandes d'enfants pauvres qui présentent des objets à acheter ou offrent de petits services. Un soir, ils m'ont proposé de nettoyer mes souliers. J'ai refusé tout au long de ma route, mais pour finir je me suis dit qu'au fond, mes souliers étaient vraiment très sales et que j'aurais de toute façon dû les nettoyer. J'ai donc accepté le service d'un garçon d'environ dix ans, au regard vif et intelligent. Il avait tout le nécessaire dans une cassette en bois. Jamais de ma vie, mes souliers ont été traités avec autant de soin : le garçon les a brossés, lavés, savonnés, séchés, induits d'un produit noir brillant, de nouveau brossés, puis aspergés pour les polir une dernière fois. Et tout le temps, sans jamais diminuer l'application avec laquelle il accomplissait son travail, il me parlait de son école, de sa famille qui vivait éloignée à la campagne, de sa vie en ville avec un groupe d'élèves dans une espèce d'internat. Il travaillait pendant les vacances pour gagner quelques sous. Il avait remarqué que j'étais religieux et me disait qu'il prierait pour moi.

Quand nous nous sommes séparés, tout d'un coup je me suis rendu compte d'avoir vécu une sorte de lavement des pieds. Non tant à cause du geste de nettoyage des souliers, mais plutôt à cause de l'engagement et de l'attention avec lesquels le petit garçon avait exécuté ce travail. Il y avait mis tout soi-même, comme Jésus, il l'avait fait avec énergie, attention, passion, et avec une joie de vivre qui transformait l'humble travail, le travail d'un esclave, en une belle œuvre qui transfigurait le monde entier. Par son geste, ce garçon a exprimé son amour de la vie, et dans cet amour de la vie, il m'a aimé moi-même en me rappelant le Christ qui le premier se met à nos pieds pour nous pardonner et nous racheter, pour nous aimer « jusqu'au bout » (Jn 13,1).

Il m'a rappelé que pour saint Benoît, tout le sens et toute la mission de la vie monastique, de la vie chrétienne dans ce monde est « de ne rien préférer à l'amour du Christ » (RB 4,21).